

BEAUDOIN, Thérèse, *L'été dans la culture québécoise XVII^e-XIX^e siècles*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Documents de recherche », n^o 10, 1987. 235 p.

Jean-Claude Robert

Volume 41, numéro 3, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304590ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304590ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, J.-C. (1988). Compte rendu de [BEAUDOIN, Thérèse, *L'été dans la culture québécoise XVII^e-XIX^e siècles*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. « Documents de recherche », n^o 10, 1987. 235 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 41(3), 417–419. <https://doi.org/10.7202/304590ar>

BEAUDOIN, Thérèse, *L'été dans la culture québécoise XVIIe-XIXe siècles*. Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, coll. «Documents de recherche», no 10, 1987. 235 p.

L'objectif de l'auteure est de «décrire la perception accordée à la saison estivale par l'habitant vivant en milieu rural au cours du XIXe siècle...». Elle a choisi cette période parce qu'il s'agirait de la «phase affirmative du processus d'adaptation entamée depuis déjà deux siècles par les habitants». La problématique s'inscrit dans le cadre de l'analyse du processus d'adaptation des colons français à leur nouvel environnement. Le volume comprend trois chapitres inégaux. Le premier, plus court (25 p.), intitulé «La saison estivale», est consacré à des considérations plus générales sur la perception des saisons, sur le rôle joué par les Amérindiens dans le processus d'adaptation, et sur la délimitation de la saison. Le second chapitre, le plus substantiel du travail (89 p.), fait le tour de l'activité agricole des habitants et de leur environnement domestique. Le dernier chapitre (58 p.) décrit les «Fêtes et divertissements en saison estivale».

Le principal problème du livre est de ne pas correspondre à son titre. En fait, il ne s'agit ni d'une analyse en longue durée du processus d'adaptation tel que le laisse entendre la référence aux 17e-19e siècles dans le titre, ni d'une analyse de la perception de l'été, mais d'une description des activités agricoles au Québec. Pourtant, pour ce faire, nous disposions déjà du travail de Jean Provencher (*C'était l'été. La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1982). L'auteure, tout en citant à l'occasion ce travail, ne prend pas la peine de nous dire en quoi sa description est différente de celle-là.

La perception de l'habitant chez Thérèse Beaudoin m'a aussi étonné. Elle les présente comme passablement démunis dans leur nouvel environnement. A force de répéter que tout était nouveau pour eux (ce qui n'est pas faux, bien sûr), on en vient à perdre de vue que ces gens n'arrivaient pas de la lune et disposaient d'un outillage mental pour faire face à ces situations. La meilleure preuve en est dans la transposition des fêtes et institutions religieuses qui servent d'instrument pour apprivoiser l'inconnu. A ma connaissance, ces fêtes et institutions ne sont pas une invention du cru, mais proviennent de l'héritage culturel de ces colons. A ce propos, je note une tendance, sinon une complaisance, à exagérer la spécificité du climat du Québec: il y a bien des étés ailleurs et qui sont tout aussi spécifiques. Sur toute cette question de l'adaptation à un nouvel environnement physique, l'apport du grand classique de Lucien Febvre, *La Terre et l'évolution humaine* (Paris, 1922, réédition 1970) est toujours d'actualité et son absence de la bibliographie étonne. Pour ma part, j'estime que son approche n'a pas vieilli et que ses mises en garde et conseils peuvent toujours servir. Il insiste avec justesse sur l'importance de ne pas s'arrêter exclusivement à la question de l'influence de la nature sur l'homme, vue comme une fatalité inéluctable, mais bien plutôt de s'arrêter à la considération des rapports qui se créent obligatoirement entre l'être humain et le milieu naturel. En particulier, il y a un passage de sa conclusion qui vaut d'être cité:

Entre les hommes et le milieu naturel, il y a l'idée, il y a toujours l'idée qui se glisse et s'interpose. Pas de faits humains qui soient des faits bruts. Jamais les faits naturels, d'autre part, n'exercent sur la vie des hommes une action purement mécanique, aveugle et empreinte de fatalité. (p. 393)

Enfin, il faut signaler également le problème de l'utilisation de l'historiographie et celui des généralisations. Trop souvent, l'auteure utilise l'historiographie sans la critiquer, sans faire de distinctions entre les ouvrages. Pourtant, tout n'a pas valeur de témoignage irréfutable dans les publications existantes et il aurait bien fallu prendre certaines précautions. L'utilisation des ouvrages hors contexte et les généralisations abusives font également difficulté: pourquoi présenter une citation textuelle sur la mortalité infantile dans un contexte général alors que cette citation, tirée d'un rapport annuel de la ville de Montréal, traite du cas urbain en particulier? Le lecteur qui n'ira pas consulter la note restera sous l'impression que les données citées valent pour l'ensemble du Québec. Ici, l'auteure aurait dû nuancer et bien mettre la citation en perspective.

Quant aux généralisations, l'auteure n'a pas fait très attention pour les éviter. Lorsqu'on nous parle de telle ou telle coutume, on a l'impression que c'est automatiquement véridique, usité et valable pour tout le territoire. A titre d'exemple, je me demande si la croyance citée en page 114 était partagée par

tous les Québécois: «Il ne faut pas sacrer pendant qu'on pêche; cela fait fuir les poissons qui ont le blasphème en horreur.» J'ai des doutes, quant à moi, sur ce qui pourrait être une invention d'une âme pieuse, à moins que ce ne soit celle d'un ami des poissons!

Il y a aussi un abus des citations textuelles qui n'apportent rien de particulier et qui font très scolaire. Par exemple, aux pages 43-45, est-il nécessaire de citer textuellement M.-A. Perron et F. Ouellet pour un survol de l'évolution de l'agriculture au 19^e siècle?

Cependant, en dépit de faiblesses évidentes, ce livre rend un double service. Il permet tout de même de poser cette intéressante question de l'adaptation à un nouveau milieu. Ensuite, sur le plan de la connaissance du monde rural, il apporte certaines données complémentaires. C'est toutefois mince par rapport à l'objectif initial.

*Département d'histoire
Université du Québec à Montréal*

JEAN-CLAUDE ROBERT